






LA PART  
DES  
OMBRES




Écrivain et scénariste, Gabriel Katz a publié plus d'une trentaine de livres en tant que nègre, pour de grandes maisons d'édition. Son premier roman signé, la trilogie du *Puits des Mémoires*, remporte le prix des Imaginales en 2013. En 2014, il remporte le prix des Halliennales pour son livre *La Maîtresse de guerre*. Après la série *Aeternia*, il continue aujourd'hui d'étoffer son univers de fantasy avec ce nouveau dyptique.



© 2016 Scrineo  
8 rue Saint-Marc, 75002 Paris  
Diffusion : Volumen

Couverture réalisée par Aurélien Police  
Mise en page : Clémentine Hède  
ISBN : 978-2-3674-0443-1  
Dépôt légal : octobre 2016



GABRIEL KATZ

LA PART  
DES  
OMBRES

- 1 -

Scri*Neo*



*À Manu, pour ses conseils qui ont souvent  
dépassé les frontières de la Goranie.*







# 1

Elle était belle. Plus belle que toutes les femmes de Goranie, et son sourire timide, fragile, lui donnait un air d'enfance. Dans sa robe pourpre aux reflets sombres, une couronne d'orchidées sur ses longs cheveux de métisse, elle était plus princesse que paysanne. Mais les sabots de bois qui pointaient sous le velours rappelaient que le matin même, elle était allée aux champs comme les autres, qu'elle avait bêché la terre comme les autres.

Denkan la regardait, le cœur battant, comme s'il la voyait pour la première fois. Elle était son amie de toujours, son amour, sa complice. Tant d'hommes l'avaient courtisée que son père avait fait monter les enchères, poussant les prétendants à garnir leurs paniers de parcelles de terre, d'outils neufs, de moutons et de chèvres. Elle les avait refusés. Tous. Et de guerre lasse, sa famille l'avait cédée à ce laboureur sans fortune, qui n'avait que le bonheur à lui promettre.

Le vent se levait. Un souffle de montagne au parfum de résine, qui ouvrait dans les nuages de longues trouées de ciel bleu. Les lampions frémirent dans les branches, leurs flammes vacillantes luttant pour ne pas s'éteindre. Dans la lueur dorée des derniers jours d'automne, les toits du village scintillaient après l'averse.

– C'est un signe de la Déesse, murmura le chef du village, qui en oubliait que depuis dix ans déjà, invoquer son nom était passible de mort.





*La part des ombres*

La mariée marchait au bras de son père, sans quitter Denkan des yeux. Il y avait tout dans ce regard, leurs escapades aux champs à la tombée du jour, leur première étreinte dans l'eau glacée du torrent, et les nuits enlacées où le froid n'existait plus.

– Que le marié s'avance, annonça solennellement l'officiant, lorsqu'elle fut seule sous le dais de fleurs rouges.

Officiants, c'était ainsi qu'il fallait appeler désormais ces prêtres qui n'en portaient pas le nom, et qui scellaient les unions sous serment seigneurial. Dans ce petit village perdu sur la route des montagnes, on avait désigné Drevel, le maître d'école, qui s'exprimait avec aisance et connaissait les textes anciens. Il ouvrit les bras, appela l'assistance à se rapprocher et fit signe aux musiciens, deux flûtes et un tambourin, de jouer – faux – la marche des amours. Mais au bout de deux notes, ils s'interrompirent, et toutes les têtes se tournèrent vers la route.

– La procession, murmura le chef du village, sans y croire.

Denkan écarquilla les yeux. Un groupe de cavaliers chevauchait en direction du village, avec à sa tête un héraut en robe dorée, brandissant un bâton surmonté d'une couronne de fleurs. Derrière lui venaient des officiers en armure légère, des dignitaires en grande tenue de cérémonie, et une impressionnante escorte armée de marteaux de guerre. C'était bien la procession.

– C'est impossible, lança Denkan, brisant le silence qui s'était abattu sur l'assistance.

C'était impossible, en effet. La procession, une tradition éteinte depuis les premiers jours de l'invasion, datait des temps les plus anciens du royaume de Goranie, de l'époque où les rois étaient encore proches de leur peuple, où les seigneurs célébraient chaque noce au pied de leurs châteaux. Les temps avaient changé, les citoyens se comptaient par milliers, et la cérémonie était devenue symbolique : au début de chaque année, les représentants du





*La part des ombres*

pouvoir quittaient leurs palais de Carnael pour honorer un mariage, un seul, au hasard des campagnes. Comme tant d'autres, cet usage avait disparu. Et voilà qu'il reprenait, ici, aujourd'hui, au milieu de nulle part.

– Impossible ou pas, répondit Drevel, c'est en train d'arriver ! Regardez, ils apportent l'or, le bois et le métal, comme le veut la tradition ancestrale.

Bien sûr, il était maître d'école, personne ne connaissait les traditions mieux que lui.

– Qu'est-ce qu'il faut faire ? demanda Denkan.

– Ce que je fais. Quand je m'agenouille, tout le monde s'agenouille, quand je me lève, tout le monde se lève.

Les cavaliers entraient dans le village, soulevant un murmure. La terre, encore gorgée de pluie, laissait échapper des volutes de vapeur. Le héraut planta son bâton dans la boue, l'escorte mit pied à terre, et pour la première fois depuis dix ans, des paysans de Goranie dévisagèrent avidement les dignitaires du royaume.

– À genoux, murmura le maître d'école, et chacun l'imita sans se faire prier.

Comme le voulait la règle, le héraut fit les présentations à voix haute. Trois noms, trois symboles. L'or, qui apportait la prospérité au peuple, le bois, qui lui donnait du travail, et le fer, qui assurait sa protection. Celui qui portait l'or – une petite cassette où tintait une poignée de pièces sans grande valeur – n'était rien moins que Mladen, trésorier royal de Goranie. Le bois, un petit bloc de cèdre marqué des armes dynastiques, était entre les mains de Nalmorès le Noir, maître des guildes, des mines et des ports. Mais le plus surprenant était le métal. Ce petit bouclier damasquiné, symbole de protection, n'était pas présenté par un officier goran mais par un Traceur, un occupant, un de ceux qui, dix ans plus tôt, avaient fait interdire les traditions du pays pour couper le peuple de ses racines.





*La part des ombres*

– C’est un haut noble, chuchota Drevel à l’oreille de Denkan. S’il te parle, baisse les yeux, ne le regarde jamais en face.

Denkan jeta un regard furtif à l’officier qui descendait de cheval. Il était facile de reconnaître un noble de la Trace : plus leurs visages étaient tatoués, plus ils étaient haut placés dans l’échelle sociale. Celui-ci n’était que tatouages, on distinguait à peine la pâleur de sa peau sous les arabesques.

– Inoran Slegeth, fils de son excellence le prince Ag Slegeth, Gouverneur de Goranie !

Comme frappés par la foudre, les villageois en eurent le souffle coupé. Ce jeune homme au visage anguleux, aux épaules étroites – qui n’avait sans doute pas vingt ans –, était le fils de l’homme le plus puissant du royaume. Dans son armure typique de Traceur – un mélange de fer et de fourrure –, avec sa longue épée à manche d’os, il aurait pu être un cavalier comme un autre. Mais l’immense mépris qui suintait de son regard trahissait le fils de famille.

– Qui est le marié ? cingla-t-il de sa voix encore adolescente. Je ne vais pas me coltiner cette merde de bouclier jusqu’à la fin des temps !

Avec une déférence craintive, Drevel désigna Denkan, dont les yeux étaient rivés au sol.

– L’usage veut que l’on offre le fer en dernier, messire, fit remarquer le héraut.

– L’usage s’en remettra, ricana le Traceur, en laissant tomber le bouclier aux pieds du marié.

Imperturbable, le héraut poursuivit sa cérémonie, assurant les futurs époux que le roi en personne n’avait d’autre désir que d’assurer leur bonheur et leur prospérité.

– Le village et les mariés lui seront à jamais reconnaissants, répondit Drevel. Que sa gloire perdure jusqu’à la fin des temps.

– Tu maîtrises les formules, paysan, je t’en félicite.

– J’enseigne aux enfants, je suis maître d’école...





*La part des ombres*

Le visage toujours rivé vers le sol, Denkan leva imperceptiblement les yeux, pour ne rien perdre de ce spectacle surréaliste. Les soldats de l'escorte, avec leurs marteaux de guerre et leurs cols de fourrure sombre, s'étaient déployés dans le village. Ils étaient commandés par un colosse au nez cassé, si grand et si large qu'il n'aurait pas passé la porte d'une étable. Denkan remarqua son énorme front sans sourcils, et les deux marteaux qui pendaient à sa ceinture. Deux ! Chacune de ces armes devait peser une tonne.

– Que la paix du royaume accompagne cette union, clama le héraut, dont le discours s'achevait.

Un autre Traceur, moins tatoué donc moins noble, s'était placé aux côtés du plus jeune, la main sur le pommeau de son épée. Celui-là devait être un vétéran, comme en témoignaient son visage couturé de cicatrices, ses quarante ans bien sonnés et sa musculature noueuse. Denkan en aurait presque souri. Ici, dans son village, pour ses noces, se tenaient le fils du Gouverneur, le trésorier royal et le maître des guildes ! Cette histoire, il la raconterait à ses petits-enfants, qui eux-mêmes la raconteraient à leurs petits-enfants.

– Ça y est, c'est fini ? demanda le jeune Traceur, en réprimant un bâillement.

– Oui, messire, répondit le héraut.

– C'était bien la peine de se taper toute cette route !

Soudain, son regard s'arrêta sur elle.

– C'est la mariée, ça ? Lève la tête, que je te voie.

Denkan sentit son cœur s'arrêter.

– Pas mal, pour une Gorane, poursuivit le jeune homme, en s'avancant vers elle. Lève la tête, je te dis !

D'un geste sec, il souleva le menton de la mariée, et un sourire aux dents blanches s'alluma dans son visage sombre. Elle ne baissa pas les yeux.





*La part des ombres*

– Rebelle, hein ? Ça me plaît... On n'est peut-être pas venus pour rien, finalement.

Denkan se redressa, mais Drevel, d'un regard impérieux, l'empêcha de commettre l'irréparable. S'il levait ne serait-ce qu'un genou de la flaque dans laquelle il pataugeait comme les autres, il risquerait le fouet pour manque de respect envers un noble de la Trace.

– Si je puis me permettre, messire, intervint le héraut, il vaudrait mieux reprendre la route, maintenant que la cérémonie est terminée.

– Attends, attends.

Le Traceur tournait lentement autour de la mariée agenouillée. D'un revers de la main, il fit tomber sa couronne d'orchidées, puis écarta ses longs cheveux pour mieux la détailler avec une espèce de dédain, comme à la foire aux bestiaux. Son regard s'attarda sur la nuque de la jeune femme, son dos, sa taille, ses fesses posées sur les talons de ses sabots.

– On ne va quand même pas priver cette fille de son cadeau de mariage ! ricana le Traceur.

Le héraut se força à sourire.

– Vous avez offert le métal, il n'y a pas de plus beau présent pour notre peuple.

– J'ai mieux que ça : une queue de Traceur ! C'est un cadeau inespéré pour une pouilleuse, non ?

– Je... Je ne sais pas, messire.

Une paire de bottes vint s'immobiliser devant Denkan, qui leva la tête : c'était un garde, qui lentement décrocha le marteau de guerre pendu à sa ceinture. Un frisson lui parcourut l'échine. Bouger, c'était mourir.

L'adolescent tatoué saisit brutalement la mariée par les lacets de son corsage, et la releva d'un geste sec. Elle détourna rageusement





*La part des ombres*

son visage pour échapper à son haleine, tandis que le héraut tentait une dernière fois de calmer les ardeurs de son maître.

– Messire, le droit de cuissage a été aboli sous le règne de...

– Qui parle de ça ? Je fais l'honneur à cette paysanne de lui accorder mes faveurs, c'est tout ! Si elle a de la chance, elle portera un bâtard de Traceur.

La mariée ne bougeait pas, mais elle le fixait au fond des yeux, habitée d'une haine froide. Alors, d'une main fébrile, il délaça le haut de sa robe, libérant sa poitrine. Le héraut baissa les yeux. Denkan se redressa, mais sentit la main de Drevel agripper sa ceinture, tandis que le garde levait lentement son marteau.

– Ne bouge pas ! Ta femme n'a pas besoin d'un mari mort.

Denkan eut envie de pleurer de hurler, de frapper, mais il se mordit la lèvre et attendit. Ce gamin ne pouvait pas aller jusqu'au bout. Il ne pouvait pas. La procession était une chose sacrée.

– J'avoue que c'est une belle plante, ricana le trésorier royal, cet obèse aux doigts boudinés, engoncé dans sa robe d'apparat.

– Pas mal, ouais, répondit le gamin, en enfouissant son visage dans le cou de la mariée. Tu pourras passer après moi, si tu veux.

Le dignitaire n'eut pas le temps de s'offusquer. À cet instant, la jeune femme se cabra comme un animal sauvage et asséna au Traceur une gifle si violente que l'une de ses tresses se défit. Des perles roulèrent au sol et se perdirent dans les flaques. Puis ce fut le silence, un silence épouvanté qui sentait la mort.

– Espèce de folle, lança froidement Nalmorès le Noir. Tu auras trente coups de fouet pour avoir osé lever la main sur un haut noble !

Le colosse aux deux marteaux claqua des doigts, et l'un de ses hommes décrocha de sa ceinture un martinet aux lanières garnies de pointes. Mais le Traceur ne l'entendait pas de cette oreille.

– Et quoi encore ? rugit-il d'une voix de fausset. Une bonne fessée et on n'en parle plus ?





*La part des ombres*

Attrapant la mariée par le cou, il la traîna vers le buffet, où il la renversa violemment. Une pyramide de gâteaux s'écroura dans un nuage de sucre, tandis qu'il saisissait un couteau à pain.

– Non ! hurla Denkan en se levant d'un bond, mais le marteau s'abattit sur sa jambe, le clouant au sol.

Une vive douleur lui remonta dans la hanche, et lorsqu'il voulut se remettre debout, sa jambe se déroba, lui arrachant un cri de bête.

– Reste à terre, supplia Drevel, dont les yeux étaient pleins de larmes.

Le Traceur semblait pris de démence. Il n'entendait plus rien, ni les exhortations au calme du vétérân qui l'accompagnait, ni les cris apeurés des villageois, ni les timides supplications du héraut. Maintenant la jeune femme par les cheveux, il la regarda une dernière fois, lui adressa un sourire sauvage et enfonça la lame dans sa poitrine. Deux fois, trois fois, dix, fois, il ne comptait plus, il hurlait de rage, et le sang l'inondait comme une averse noire.

Un mouvement parcourut l'assistance, le père et les frères de la mariée se levèrent avec des cris de colère, et le vétérân dégaina sa longue épée de Traceur.

– Reculez, lança-t-il froidement, mais eux non plus n'entendaient plus rien.

Alors il frappa, posément, violemment, pour tuer. Le premier à tomber fut l'un des frères – recroquevillé au sol, Denkan n'aurait pu dire lequel – puis un autre, et enfin le père, dont la tête se détacha du buste dans un craquement de bois sec. Une longue traînée de sang suivit le mouvement de la lame, dessinant dans le ciel une terrible cicatrice.

– Reculez, répéta le vétérân, et cette fois, les villageois reculèrent.

Les mains serrées sur sa jambe brisée, Denkan leur hurla de se battre, mais plus personne ne voulait mourir.







*La part des ombres*

– Du calme, messires, du calme, intervint Nalmorès le Noir, d'une voix étonnamment sereine pour un homme dont le métier était le commerce.

Dégoulinant de sang, Inoran Slegeth reprenait ses esprits.

– Elle a osé lever la main sur moi, fit-il d'une voix mal assurée.

– Tu as perdu ton sang-froid, répondit le vétéran.

Derrière un écran de larmes, Denkan vit glisser au sol le corps de sa fiancée, qui vint se poser sans bruit, comme une marionnette.

– Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ? demanda le trésorier avec une moue contrariée. Pour une première procession après dix ans d'interdiction, c'est réussi !

– On s'en va, cingla l'adolescent. Personne n'osera se plaindre ! Cette fille a frappé un Traceur.

Ils n'étaient pas convaincus. Ni l'obèse au coffret d'or, ni le grand maigre au bloc de cèdre. Ni le héraut, qui fixait nerveusement le bout de ses bottes. Pas même le colosse aux deux marteaux, cette brute qui commandait les gardes, dont les narines frémissaient encore comme celles d'un taureau.

– Quoi ? protesta Inoran. Il faut les dédommager, c'est ça ?

– Ça ne suffira pas, lâcha le vétéran, qui essayait son épée sur la nappe du buffet. Son Excellence a voulu marquer sa sollicitude envers le peuple en rétablissant la procession. Et toi...

– Ce qui est fait est fait ! Qu'on leur donne deux cents écus, et qu'on en finisse !

Il y eut un silence, que le maître des guildes brisa avec son flegme imperturbable.

– Le capitaine Eldereth a raison. Partir d'ici en laissant tous ces morts – dont la mariée –, c'est le meilleur moyen de se retrouver avec une émeute populaire sur les bras.

– Et donc ? aboya l'adolescent. Qu'est-ce que tu suggères ? De tuer tout le monde ?





*La part des ombres*

Seul le silence lui répondit. Alors, il les regarda, les uns après les autres, cherchant leur approbation comme un gosse celle de ses parents. À cet instant, il n'avait plus grand-chose d'un officier de la Trace, avec ses mains fébriles qui tremblaient comme des feuilles au vent d'automne.

– Mladen ?

– À vous de voir, fit le trésorier, fuyant. Mais il vaut peut-être mieux ne pas laisser de témoins.

– Nalmorès ?

– C'est tout vu, répondit le maître des guildes.

Denkan écrasa une larme d'impuissance et de colère. Il tenta à nouveau de se lever, mais sa jambe ne le portait plus. Il aurait voulu mourir en homme, debout, pas comme une bête à l'abattoir.

Le jeune Traceur se mit à tourner comme un lion en cage. La décision qu'il s'apprêtait à prendre pouvait troubler la paix du royaume, or, il n'était qu'un gamin sans expérience, déguisé en guerrier. Il cracha sur le sol avant de braquer sur le vétéran un regard empreint de doutes.

– Et toi, Eldereth, qu'est-ce que tu en dis ?

– J'en dis qu'il faut finir ce que tu as commencé. S'il reste un témoin vivant, le pays entier saura ce que tu as fait.

Inoran Slegeth poussa un soupir, puis referma son poing sur la longue garde en os. Il était trop tard pour reculer.

– Tuez-les, ordonna-t-il. Hommes, femmes, enfants, bestiaux, tous ! Et brûlez-moi ce putain de village !

Le colosse au nez cassé poussa un cri rauque, couvrant les clameurs apeurées des villageois, et les gardes décrochèrent leurs marteaux de guerre. Ces hommes étaient nés dans ce pays, ils y avaient des familles, des amis, des amours. Certains avaient grandi dans des villages comme celui-ci, où les parents de leurs parents avaient cultivé la terre. Aucun d'eux n'hésita.





*La part des ombres*

– Que la Grande Déesse nous ouvre les portes de son royaume, psalmodia Drevel, les yeux fermés.

Le chef des gardes courut sur lui avec un mugissement et abattit l'un de ses marteaux sur sa nuque, la brisant sur le coup. Puis il se tourna vers Denkan, à qui il adressa un sourire atroce.

– Hé, le marié ! Bouge pas, j'arrive !

Mourir comme ça, c'était insupportable. Denkan se redressa sur sa jambe valide, se propulsa d'un bond désespéré sur le colosse, mais ne parvint qu'à s'étaler dans la boue. L'homme s'immobilisa au-dessus de lui, cria une phrase qui se perdit dans un hurlement de femme, et abattit son marteau une deuxième fois. Les nuages couraient dans le ciel, presque plus vite que le vent. Puis ils devinrent rouges, comme les branches, comme les toits, comme le soleil.





Imprimé en France par XXX

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays.  
Toute reproduction de cet ouvrage, même partielle,  
est interdite (loi 49.956 du 16.07.1949)

